

Moins poétique que Clotilde, moins touchante qu'Antoinette, Julie Thibaut, la fille du peuple, avait peut-être quelque chose de plus saisissant et de plus splendide.

Ses cheveux bruns, que sa coiffe pouvait à peine contenir, encadraient admirablement son visage d'une richesse de lignes sculpturales. Un léger cercle de bistre cernait ses yeux noirs, et ajoutait à leur expression que ses longs cils rendaient plus profonde encore; un imperceptible duvet couvrait sa lèvre supérieure, et faisait ressortir l'émail humide et frais de ses dents.

Son cou, ses bras, presque toujours découverts, suivant l'usage des filles de nos campagnes, avait contracté non pas le hâle vulgaire, mais ces tons chauds et vigoureux que notre soleil donne à ce qu'il touche.

Elle avait le pied petit; mais ses mains fortes et un peu rudes, quoiqu'un très beau dessin, semblaient le seul tribut payé par cette magnifique nature à ses habitudes de travail et de pauvreté.

Un roi, un poète, un rêveur eussent préféré Clotilde; pour une âme simple et honnête, cherchant à se reposer dans la sécurité d'une affection sans orage, Antoinette eût paru la plus belle; un artiste, amoureux de la forme et du caractère, serait tombé en extase devant Julie.

Mademoiselle de Perno chérissait trop ses deux compagnes pour leur cacher ce qui se passait dans son cœur. Antoinette et Julie étaient au courant de sa rencontre avec Gaston, des progrès de cet amour, de ses lointaines espérances. Elle leur présenta M. de Tervaz, qui ne tarda pas à les aimer comme deux sœurs; et bientôt ce petit coin du monde offrit un spectacle bien rare: trois jeunes filles, d'une beauté presque égale, qui n'éprouvaient mutuellement aucune révélation de jalousie, et un beau jeune homme qui aimait loyalement l'une des trois, sans être l'objet des coquette-teries des deux autres.

À son tour, la pauvre Julie fit ses confidences: elles n'étaient pas gaies; de grands changements étaient survenus, depuis quelques années, dans les deux cabanes du bord du Rhône.

Le père Thibaut, dont la femme avait nourri Clotilde, avait été largement récompensé par le marquis de Perne; grâce à cet argent, il s'était trouvé, un beau jour, propriétaire de deux bateaux et d'un droit de pêche; puis, il avait entrepris un petit commerce de vin et d'huile; et, enfin, devenu veuf, il avait acheté, sur le quai du Rhône, un cabaret achalandé, dans lequel nous l'avons vu installé au commencement de ce récit.

Malheureusement, la fortune des Rioux avait suivi une marche toute contraire. Maître Margerin était fort avare, et le peu d'argent qu'il avait donné à Suzanne et à son mari n'était pas resté longtemps entre leurs mains. Suzanne était morte après une maladie, pendant laquelle s'étaient épuisées toutes les économies du ménage.

Sans femme, sans argent, forcé de vendre son bateau, le père de Claude, pour s'étourdir, avait fini par se livrer aux liqueurs fortes; bref, il vint un moment où Claude Rioux se trouva seul, abandonné, ne possédant, pour tous biens, que ses dix-huit ans, ses bras robustes et son amour pour Julie.

C'était trop peu, à ce qu'il paraît, aux yeux du père Thibaut, qui, vu le déclin de la fortune des Rioux et l'accroissement de la sienne, cessa tout à coup de reconnaître la parenté, et signifia vertement à Claude qu'il eût à renoncer à toute prétention sur mademoiselle Julie Thibaut.

Ce sont là de ces ordres auxquels on a garde d'obéir, surtout lorsqu'on est encouragé à la désobéissance par la principale

intéressée: Claude et Julie se promirent de nouveau de s'aimer toujours et d'attendre des temps meilleurs.

Voilà ce que raconta Julie, pendant que les trois amies se promenaient ensemble dans un sentier bordé d'aubépines, qui conduisait du château de Vénéjan à l'habitation plus modeste de la tante de Gaston.

— Courage, Julie! lui dit mademoiselle de Perno; le courage et l'amour sont frères; toutes deux nous avons à attendre, à lutter, à souffrir; mais, à notre âge, attendre, c'est espérer; lutter, c'est vaincre; souffrir, c'est aimer!

Puis, se tournant vers Antoinette, qui gardait le silence:

— Toi seule, lui dit-elle, toi seule, douce et simple enfant, tu as su préserver ton cœur! Tu ne vois passer dans tes rêves d'autre image que celle de ton ange gardien! Oh! toi qui n'aimes pas, prie pour nous... prie pour ceux qui aiment!

La pauvre Antoinette devint rouge comme une cerise, et se jetant dans les bras de Clotilde, appuyant sa tête sur sa poitrine, elle lui avoua bas, bien bas, qu'elle avait son petit roman.

Il était pur et paisible comme elle: un des jeunes clercs de maître Margerin, son père, l'avait souvent regardé à travers les vitres de l'étude, tandis qu'elle assise sous les vieux buis du jardin, elle raccommodait le linge de la maison. La figure de ce jeune homme était intéressante.

Antoinette avait su qu'il s'appelait Dominique Ermel et qu'il faisait vivre de ses épargnes une mère vieille et infirme: peu à peu ils avaient échangé quelques paroles; une certaine familiarité s'était établie. La jeune fille s'était fait une douce habitude de ce moment où Dominique, le visage collé contre la fenêtre, lui adressait un salut timide qu'elle payait d'un sourire.

Ce moment n'avait pas tardé à devenir l'unique émotion, l'unique joie de ses calmes et monotones journées: l'impression qu'elle en ressentait, l'attente et le souvenir qu'elle en gardait dans son cœur, tel fut le prélude de cet amour silencieux et pudique, renfermé dans cet étroit espace, entre de pâles et grisâtres murailles que le soleil visitait à peine une heure par jour. Cet amour s'infiltra peu à peu dans son âme, comme ces sources qui se forment, goutte à goutte, au creux des rochers.

Antoinette s'aperçut à peine des progrès lents, continuels, mystérieux, de ce sentiment qui s'ignorait lui-même et que favorisait cette délicate ignorance; mais, un jour que Dominique, retenu auprès de sa mère malade, ne parut pas, à l'heure accoutumée, derrière la fenêtre, Antoinette, qui travaillait, assise à sa place ordinaire, sentit d'abord comme une espèce de frisson; ensuite, se penchant de nouveau sur son ouvrage, il lui sembla que ses yeux voyaient trouble; puis une larme parut au bord de sa paupière, se retint un moment à ses longs cils, et enfin, glissant doucement le long de sa joue fraîche et rose, tomba comme une perle inconnue, sur sa main tremblante. Cette larme divine révéla Antoinette à elle-même et lui apprit qu'elle aimait.

La timide jeune fille n'était pas allée plus loin dans cette voie dangereuse et charmante; elle était sûre de l'amour de Dominique; mais elle n'osait pas parler à maître Margerin, son père; elle savait qu'il n'entendait pas raillerie sur le chapitre des écus; il lui répétait très-souvent que son étude valait soixante mille livres, et qu'il n'accepterait pour gendre qu'un homme assez riche pour se mettre en son lieu et place, et lui payer ladite étude en beaux deniers comptant. Antoinette en était là de ses espérances, de ses prévisions et de ses craintes. Elle n'avait ni l'énergie et la résolution patriotique de Clotilde, ni la vigueur popu-